

Les trois risques épistémologiques de la recherche qualitative

(Réponse à Marie-José Avenier et Catherine Thomas)

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

Lorsqu'il arriva à Nottingham pour assister à la conférence, il rencontra à l'auberge de jeunesse un homme à l'allure jeune, avec sac-à-dos, short et chemise ouverte au col. N'ayant jamais vu Wittgenstein auparavant, il supposa qu'il s'agissait d'un étudiant en vacances qui ne savait pas que l'auberge de jeunesse avait été louée aux participants de la conférence. « Je crains qu'il n'y ait une rencontre de philosophes ici, dit-il aimablement. – Moi aussi », répondit Wittgenstein d'un air sombre.

Il existe deux conceptions des problèmes épistémologiques. L'une renvoie à la grande théorie, façon gnoséologie, et remonte au problème du fondement de la connaissance en amont des choix méthodologiques. Elle énonce qu'il faut choisir, au début de la recherche, la philosophie de la connaissance dans laquelle la démarche va se faire. Marie-José Avenier et Catherine Thomas se réclament de cette approche. L'autre considère que les interrogations épistémologiques sont des questions concrètes qu'il faut affronter, tout au long de la recherche, de ses commencements à son aboutissement, sur un mode réflexif. Réflexif étant pris ici comme le recul par rapport à ce qui est conduit en pratique, et non sur le mode d'une méta-théorie choisie une fois pour toutes. Pour reprendre la belle métaphore de Wittgenstein, les problèmes épistémologiques ne sont pas de ceux que l'on se pose avant de commencer une recherche, ce sont des questions que l'on rencontre en se cognant contre elles et en se faisant des bosses¹.

Entre les deux positions, comme les lecteurs ont déjà pu le constater dans nos échanges antérieurs, l'incompréhension est profonde. Marie-José Avenier et Catherine Thomas me placent sur leur tableau dans la colonne post-positiviste, si j'ai bien compris, en me prêtant des hypothèses ontologiques. Même dans ma vie antérieure de philosophe un peu versé dans l'épistémologie, je ne suis pas sûr d'avoir jamais su ce qu'était une « hypothèse ontologique » (et me suis toujours méfié, comme Kant, de tout ce qui se parait « du titre pompeux » d'ontologie). Je ne crois pas que la démarche scientifique ait quoi que ce soit à voir avec des hypothèses ontologiques, encore moins qu'elle en ait besoin. Elle doit par contre gérer au quotidien des risques épistémologiques. Si on me demande de quelle philosophie je me sens proche, je répondrai sans doute que c'est de celle qui pense que l'opposition entre réalisme et anti-réalisme n'a pas d'intérêt, autrement dit quelque chose d'assez

1. Et les bosses sont nécessaires. Or, justement, le fait de se rassurer en se positionnant par rapport à un « paradigme épistémologique » au début de sa recherche n'a souvent pour but que de se protéger des vraies questions épistémologiques qui doivent surgir au cours de cette recherche, et de s'empêcher de s'y cogner.

proche de ce que Fine appelle l'attitude ontologique naturelle². Mais j'ajouterais aussitôt que la pratique scientifique, à l'échelle modeste qui est la mienne, peut parfaitement se passer de fondements philosophiques. Le seul rôle que puisse jouer pour moi la philosophie est thérapeutique, au sens de Wittgenstein : ce rôle consiste à écarter résolument les discussions d'ordre métaphysique sur le réel. Je me sens donc très étranger aux « hypothèses fondatrices de cadres épistémologiques » ou « conceptions intimes de la connaissance » (mes pensées intimes ne concernent pas la connaissance, et ce qui concerne la connaissance est pour moi tout sauf intime) : elles ne m'aident pas à penser, m'entraînent dans des questions de métaphysique qui m'apparaissent hors du cadre de ma pratique de chercheur et me semblent dissoudre les questions épistémologiques concrètes avec lesquelles je me débats et que mes doctorants rencontrent (et doivent rencontrer).

En conséquence, le texte qui va suivre se situe dans la seconde perspective évoquée. Il n'aura atteint son but que s'il parle au chercheur ayant choisi la démarche qualitative ou compréhensive de sa pratique de recherche au jour le jour. Il se propose en effet d'expliquer quels sont les risques liés à ce type de démarche³. Il en identifie trois et essaie d'indiquer des voies pour les gérer. Encore une fois, rien de plus concret : tout chercheur qui adopte la démarche de recherche qualitative affronte ces trois risques, comme il le peut, et essaie de les gérer au mieux. La réussite de son projet de connaissance dépend de la manière dont il a su trouver des solutions pratiques à ces défis.

Le risque des acteurs abstraits

Le premier risque que la recherche qualitative doit affronter porte sur l'usage généralisé des « êtres de raison » pour expliquer les phénomènes étudiés. L'expression est de Durkheim : « *C'est une entité causale qui n'existe que dans la tête de celui qui y a recours* » (Boudon, 2006, p. 266). Elle sert d'explication aux phénomènes étudiés, alors qu'elle n'explique rien, qu'elle est une boîte noire. Les chercheurs les plus fins peuvent s'y laisser prendre, comme le reconnaît Tocqueville :

J'ai souvent fait usage du mot égalité dans un sens absolu ; j'ai, de plus, personnifié l'égalité en plusieurs endroits, et c'est ainsi qu'il m'est arrivé de dire que l'égalité faisait de certaines choses, ou s'abstenait de certaines autres [...] Ces mots abstraits [...] agrandissent et voilent la pensée. (cité in Boudon, 2006, p. 265)

Une démarche de recherche qualitative n'a de sens que si elle montre et analyse les intentions, les discours et les actions et interactions des acteurs, de leur point de vue et du point de vue du chercheur. Or, trop souvent, les analyses qualitatives font agir des notions, des idées, des variables, des structures, plutôt que des acteurs pensant et agissant. Il arrive par exemple, à l'issue d'une thèse de quatre cents pages croyant avoir adopté cette approche, que le lecteur se dise qu'à aucun moment de ces pages il n'a vu les acteurs, penser, agir, développer des projets, réussir, échouer, interagir. On pourrait croire qu'il s'agit de cas isolés et heureusement fort rares. Ce n'est pas si sûr. Il apparaît urgent de repenser la démarche compréhensive. Le point fondamental pour gérer ce risque est la détermination de l'unité d'analyse : se forcer à décrire (Dumez, 2010 & 2011a) et narrer (Abell, 2004 ; Dumez & Jeunemaître, 2006) les actions et les interactions peut être un moyen d'éviter un tel risque.

2. Fine (2004/1984) a présenté sa position lors de la conférence de Greensboro consacrée au réalisme critique (1982).

3. Le lecteur va donc y retrouver, mais abordés dans une perspective différente, des points déjà exposés in Dumez (2011b) et dans des textes antérieurs. Il poursuit en effet la réflexion épistémologique sur la recherche qualitative menée depuis quelques années dans *le Libellio*.

Le risque de circularité

Un autre risque a été relevé par Popper :

On peut dire d'à peu près n'importe quelle théorie qu'elle s'accorde avec quelques faits. (Popper, 1956/1988, p. 140, note 2)

Dans la démarche qualitative, le matériau rassemblé est tellement riche, hétérogène et lacunaire alors que les théories mobilisées sont souvent très générales, abstraites, décontextualisées, qu'il est particulièrement tentant et facile de trouver dans le matériau des éléments qui confirment une théorie en laissant de côté ce qui pourrait la mettre en cause, ou la nuancer. C'est le risque de circularité (Bamford, 1993) qui consiste à ne voir dans le matériau empirique que ce qui confirme une théorie. Ce risque menace toute recherche qualitative, si rigoureux que puisse sembler le dispositif de recherche mis en place. On a simplement vu dans le matériau ce qu'on voulait y voir, ce que la théorie nous incitait à y voir. Pour gérer ce risque, il faut spécifier les théories en termes d'effets attendus, spécifier ce qui est observé sur le terrain en termes de processus, et rapprocher les effets attendus liés à la théorie des processus observés pour mettre en évidence non des lois théoriques générales, mais plutôt des mécanismes. Pour que la confrontation entre les théories et le matériau ne soit pas circulaire, il faut coder le matériau indépendamment de la théorie et surtout ne pas pratiquer le codage théorique (Ayache & Dumez, 2011). Il faut aussi chercher la donnée surprenante qui pourra déclencher un processus d'abduction (Dumez, 2012).

Ce risque prend une tournure particulière dans la recherche-action ou recherche-intervention. Le chercheur peut en effet être influencé dans ses interprétations par les clichés (Arendt) ou *mantras* (Yin) partagés par les acteurs, de même que les acteurs peuvent être influencés dans leurs pratiques par les interprétations données par le chercheur. Et le partage des clichés ou mantras relève de la circularité. À l'inverse d'ailleurs, le fait que les acteurs soient en désaccord avec les interprétations du chercheur ne réfute pas ces dernières : le chercheur peut avoir raison contre les clichés des acteurs. Autrement dit, le rapport entre les interprétations construites par le chercheur et les faits – ce que pensent, disent et font les acteurs – est bien plus complexe qu'on ne le perçoit généralement en terme de validation⁴.

Une gestion du risque de circularité suppose une autonomie relative entre les théories étudiées et les faits observés. La démarche ne consiste donc pas à confronter une théorie à des faits, encore une fois. La relation n'est pas une relation dyadique entre une théorie et un ensemble de faits, c'est une relation au moins triadique entre plusieurs théories et un ensemble de faits.

Ce qui nous amène à la notion d'équifinalité.

Le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité

Le phénomène de l'équifinalité a été défini par Bertalanffy (1973, p. 38) de la manière suivante : « *Le même état final peut être atteint à partir d'états initiaux différents, par des itinéraires différents* ». Le phénomène est familier⁵. L'expérience, comme l'enquête policière, montre qu'il faut toujours, pour un même phénomène, explorer plusieurs explications possibles, plusieurs types d'enchaînements ou de mécanismes ayant pu aboutir à ce phénomène, par des cheminements différents. Le



Parc du château de Mosldorf

4. Voir à ce propos, l'apologue en annexe de cet article.
5. Sur le plan littéraire, Proust est sans doute l'auteur qui a le plus systématiquement exploré l'équifinalité. Pour un comportement ou une action, il avance généralement non un motif, mais une série de motifs possibles. Au fait, par exemple, que les hommes tombent souvent fou d'amour pour une femme qui n'est pas leur genre, il consacre des pages entières de raisons différentes possibles. Il n'y a souvent que les chercheurs pour n'être capables que d'imaginer une interprétation pour un fait ou un comportement...

risque d'une recherche qualitative est qu'elle ne recherche qu'une explication aux phénomènes qu'elle observe, qu'elle ne fasse jouer qu'un cadre théorique en écartant les faits et observations qui pourraient contredire ce cadre. Il y a donc un lien entre la circularité et l'équifinalité.

La recherche qualitative peut faire face aux difficultés dues à l'équifinalité de trois manières, liées entre elles : le recours aux hypothèses rivales plausibles (Yin, 2008), le *process-tracing* (George & Bennett, 2005 ; Hall, 2006) et l'usage systématique du raisonnement contrefactuel (Tetlock & Belkin, 1996 ; Durand & Vaara, 2009).

Conclusion

Une recherche qualitative ou compréhensive peut se révéler décevante pour trois raisons principales :

- Elle ne montre pas (donc n'analyse pas) les acteurs pensant, agissant et interagissant, développant des projets, des stratégies, réussissant ou échouant, et donc elle n'a pas géré le risque des acteurs abstraits.
- Elle retrouve dans le matériau les théories générales qu'elle a voulu y voir, étant passée à côté du risque de circularité.
- Elle privilégie une interprétation de ce qu'elle a observé, sans avoir suffisamment exploré des interprétations rivales plausibles, étant passée cette fois à côté du phénomène d'équifinalité.

Les questions épistémologiques qui se posent au chercheur ayant choisi ce type de démarche sont donc concrètes : elles ont trait à la manière dont il peut gérer ces trois risques. On est loin des fondements ontologiques, gnoséologiques ou métaphysiques de la connaissance, mais plus proche de la pratique de la recherche elle-même. Ce texte visait à éclairer ces risques et à donner quelques éléments de réflexion sur la manière de les gérer. En cela, nous espérons qu'il pourra être utile au chercheur, débutant ou confirmé, qui a choisi de se lancer dans ce type de démarche.

Références

- Abell Peter (2004) "Narrative Explanation: An Alternative to Variable-Centered Explanation?", *Annual Review of Sociology*, vol. 30, pp. 287-310.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) "Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ?", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2, pp. 33-46.
- Bamford Greg (1993) "Popper's Explications of Ad Hocness: Circularity, Empirical Content, and Scientific Practice", *The British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 44, n° 2 (June), pp. 335-355.
- Bertalanffy Ludwig von (1973) *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod.
- Boudon Raymond (2006) "Bonne et mauvaise abstraction", *L'Année sociologique*, vol. 56, n° 2, pp. 263-284.
- Dumez Hervé (2010) "La description : point aveugle de la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 2, pp. 28-43.
- Dumez Hervé (2011a) "L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 27-38.
- Dumez Hervé (2011b) "Qu'est-ce que la recherche qualitative ?", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 47-58.
- Dumez Hervé (2012) "Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ?", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 3, pp. 3-9.

- Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2006) "Reviving narratives in economics and management: towards an integrated perspective of modelling, statistical inference and narratives", *European Management Review*, vol. 3, issue 1, pp. 32-43.
- Durand Rodolphe & Vaara Eero (2009) "Causation, counterfactuals, and competitive advantage", *Strategic Management Journal*, vol. 30, n° 12, pp. 1245-1264.
- Fine Arthur (2004/1984) "L'attitude ontologique naturelle", in Laugier Sandra & Wagner Pierre [eds] (2004) *Philosophie des sciences. Naturalismes et réalismes*, Paris, Vrin, pp. 331-372. [trad. franç. de : "The natural ontological attitude", in Leplin Jarrett [ed] *Scientific Realism*, Berkeley, University of California Press, pp. 83-107.]
- George Alexander L. & Bennett Andrew (2005) *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*, Cambridge (MA), M.I.T. Press.
- Hall Peter (2006) "Systematic Process Analysis: When and How to Use It?", *European Management Review*, vol. 3, n°1, pp. 24-31.
- Popper Karl (1988) *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon/Presses Pocket [trad. franç. de Popper Karl (1956) *The Poverty of Historicism*, London, Routledge & Kegan Paul].
- Tetlock Philip E. & Belkin Aaron (1996) *Counterfactual Thought Experiments in World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives*, Princeton, Princeton University Press.
- Yin Robert K. (2008, 4th edition) *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, Sage ■

Note sur le risque de circularité dans l'observation participante ou la recherche-action

A propos du risque de circularité dans la relation entre chercheur et acteurs étudiés en situation d'observation-participante ou de recherche-action et sur le phénomène des clichés ou mantras, on peut se référer à cette histoire :

Dans le grand Nord canadien, un trappeur, fraîchement immigré, coupe du bois. C'est l'automne et il entend faire des provisions pour l'hiver. Passe un chef indien. Le trappeur décide de se renseigner : « Grand chef indien, penses-tu que l'hiver sera rude cette année ? » L'indien le regarde un moment, réfléchit et dit : « Je le pense ». Il s'en va et le bûcheron se remet à la tâche avec une ardeur décuplée. Deux heures après, l'indien repasse. Le trappeur, inquiet, l'apostrophe à nouveau : « Grand chef indien, qu'en est-il ? L'hiver sera-t-il très rude ? » L'indien réfléchit à nouveau et répond : « Très, très rude à mon avis ». Le trappeur multiplie les coupes, taillant une vaste clairière, abattant arbre sur arbre, débitant des monceaux de bûches. Quelques heures plus tard, l'indien repasse. Le trappeur, angoissé, l'interroge : « Grand chef indien, ton sentiment ? L'hiver qui s'annonce sera-t-il donc si rude ? » L'indien le regarde, impassible mais avec lui-même une vague lueur d'angoisse dans l'œil : « Terrible, il sera terrible. » Le pauvre trappeur s'effondre sur une souche, suant à grosses gouttes. « Mais grand chef indien, d'où te vient ce savoir, dans quels signes de la nature, obscurs et de toi seuls connus, puises-tu tes connaissances ? » Le grand chef lui répond alors : « Un proverbe de ma tribu dit : "en automne, regarde le trappeur blanc ; s'il coupe beaucoup de bois, c'est là signe que l'hiver sera rude." J'ai comme idée que cette année, le froid sera intense. »